



(c) 2013 Marc Boulay, marchoulay.fr, cossima-productions.com

2. LA REPRODUCTION ARTIFICIELLE évoquée dans diverses œuvres de science-fiction attise nos craintes, notamment celle de clones humains destinés à fournir des organes, ou celle de l'eugénisme, sélection des embryons sur des critères inacceptables.

leur pistil – organe femelle – sur le même pied), animaux terrestres (tel l'escargot) ou marins (le poisson clown commence sa vie comme mâle avant de devenir femelle). Ce poisson a-t-il inspiré John Varley pour son roman *Le Système Valentine* (2003), où un artiste original et génétiquement modifié change de sexe à volonté pour jouer seul *Roméo et Juliette* ? La rencontre du troisième type est aussi celle du troisième sexe dans *Sexomorphose* du Français Ayerdhal (1994), où Aimelin(e), humain capable de changer de sexe, part à la recherche de son identité.

Le sexe étant aussi organe de plaisir, certains auteurs n'hésitent pas à imaginer des scènes torrides entre humains et extraterrestres ! Philip José Farmer est l'un des pionniers de cette science-fiction « érotique » : dans *Les Amants étrangers* (1952) – nouvelle refusée par ses éditeurs et finalement adaptée en roman en 1961 –, l'auteur dépeint les liaisons dangereuses entre un homme fuyant une théocratie implantée sur Terre et une belle extraterrestre de forme humaine, mais de nature insectoïde. Avec ce plaidoyer pour le métissage intergalactique, Farmer utilise, en pleine Amérique puritaine, le sexe comme arme de critique sociale.

Ainsi la forme, le type, le nombre et l'utilisation des organes génitaux varient en fonction des mondes et des espèces : sur Terre, les « génitalias » des insectes sont tellement particuliers qu'ils servent à

identifier les espèces ! Sur les autres planètes, tout est permis à partir du moment où les tailles des organes sont compatibles.

Et quand, de ces liaisons intergalactiques, naissent des hybrides, ceux-ci jouissent de différents statuts : l'enfant stellaire, symbole de paix dans la série V (Kenneth Johnson, 1983-1985), est le fruit des amours d'une résistante humaine et d'un « lézard » venu de Sirius pour envahir la Terre. Mais l'hybride le plus célèbre de la science-fiction, et le plus adulé, reste Spock, de la série *Star Trek*, symbole du métissage interplanétaire et du respect d'autrui.

Un hybride fécond

De mère terrienne et de père vulcain, il pose d'intéressantes questions en termes de phylogénie et de classification des espèces : comment nommer Spock ? Il n'y a pas de règles en zoologie, bien que la tendance consiste à contracter les syllabes des noms des parents : ainsi le « zébrâne », issu de l'âne et du zèbre (tous deux appartenant au genre *Equus*), est un hybride naturel que Darwin lui-même a observé en Afrique australe. Précisons que le préfixe du nom hybride provient parfois du parent mâle : ainsi le tigron est un croisement entre un tigre (*Panthera tigris*, originaire d'Asie) et d'une lionne (*Panthera leo*, originaire d'Afrique), tandis que le ligre est le rejeton d'un lion et d'une tigresse.

Ainsi Spock pourrait être un « vulcarien ». Notons aussi qu'il a eu un fils : c'est donc un hybride naturel fécond. Cela montre (du moins d'après la biologie terrienne classique) que les gènes des parents de cet hybride sont compatibles. Vulcains et Terriens appartiendraient donc, soit à la même espèce, soit au même genre. Supposons qu'*Homo sapiens* ait priorité sur l'espèce vulcaine. Tous les Vulcains, père de Spock compris, seraient donc des *Homo sapiens vulcanensis* (s'ils sont de la même espèce) ou des *Homo vulcanensis* (s'ils appartiennent au même genre). Reste à expliquer la présence du genre *Homo* sur la planète Vulcain... Les Vulcains seraient-ils des humains génétiquement modifiés, adaptés aux conditions de vie sur Vulcain ? À moins que nous ne soyons des Vulcains installés sur Terre ?

Cette dernière idée évoque l'hypothèse, plus sérieuse, de la panspermie, selon laquelle les premières formes de vie seraient apparues sur Terre à partir d'éléments extraterrestres, par exemple des acides aminés apportés de l'espace dans certaines météorites. ■

J.-S. STEYER est paléontologue au CNRS-MNHN, à Paris. R. LEHOUCQ est astrophysicien au CEA, à Saclay.

Retrouvez les articles de J.-S. Steyer et R. Lehoucq sur www.pourlascience.fr

